

Coups d'oeil

Numéro 249, juillet–août 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Coups d'oeil]. *Séquences*, (249), 59–63.



28 WEEKS LATER

Faisant suite à l'apocalyptique **28 Days Later...** (Danny Boyle), **28 Weeks Later** (Juan Carlos Fresnadillo) se veut un film tout aussi funeste, mais un peu plus *gore*. Ainsi, on replonge dans un Londres violemment dépeuplé par un étrange virus meurtrier.

Toutefois, ce deuxième opus est dépourvu de cette commotion qui habitait les survivants de la première partie. Le sentiment d'angoisse laisse place à la nervosité, une nervosité très épidermique.

Conséquemment, les différentes attaques cannibalesques exhibées perdent de leur pertinence. Afin de montrer la violence par bribes, puis l'horreur à petites doses, la caméra se fait hyper instable. Que l'on soit rebuté ou amusé par un tel spectacle sanguinaire, un fait demeure : l'esthétisation du chaos prévaut sur la qualité de l'intrigue.

Quelques plans nous révèlent à point nommé une magnifique ville déserte aux teintes cendrées. C'est possiblement là, dans cette façon de dépeindre une ville à la fois belle et obscène, que se situe une des seules qualités du film.

Finalement, même si la musique de John Murphy propose de doux accents planants, on ne peut être que nostalgique de la précédente trame sonore, réalisée par le défunt groupe montréalais *god speed you black emperor!*

DOMINIC BOUCHARD

■ **28 SEMAINES PLUS TARD** — Royaume-Uni 2007, 99 minutes — **Réal.**: Juan Carlos Fresnadillo — **Scén.**: Rowan Joffe, Juan Carlos Fresnadillo, Jesús Olmo — **Int.**: Catherine McCormack, Robert Carlyle, Amanda Walker, Shahid Ahmed, Garfield Morgan, Emily Beecham, Beans El-Balawi, Chris Ryman, Jeremy Renner, Harold Perrineau, Rose Byrne, Imogen Poots, Mackintosh Muggleton — **Dist.**: Fox.



300

Ce n'était pas évident dans la bande dessinée. Mais au grand écran, c'est clair : le péplum puise une bonne part de son esthétique dans l'homo-érotisme. Voilà la principale contribution du film de Jack Snyder, **300**, qui raconte la bataille des Thermopyles en 480 avant notre ère. Quelque trois cents Spartiates, appuyés par un millier d'autres Grecs, ont fait face à l'immense armée perse de Xerxès. La victoire difficile de ce dernier a galvanisé les Grecs.

Beaucoup d'encre a coulé sur les intentions politiques de Snyder et de Frank Miller, l'auteur de la bande dessinée. S'agit-il d'une critique de l'Iran, des États-Unis de George W. Bush (Xerxès envahit la Grèce pour venger la défaite de son père Darius)? Comme la bande dessinée a été publiée en 1998-99, toutes les hypothèses sont permises.

Les prises de vue de Snyder sont impeccables, quoique les puristes jugent qu'il a pris quelques libertés malheureuses avec la bande dessinée. Les couleurs de Miller sont scrupuleusement respectées. Le film est une adaptation tellement directe du travail de Miller, qu'on peut considérer qu'il ne s'agit que d'un exercice de style préparatoire, tout comme **Dawn of the Dead**. Le problème, c'est qu'on ne sait toujours pas à quoi Snyder se prépare.

MATHIEU PERREAULT

■ États-Unis 2007, 116 minutes — **Réal.**: Zack Snyder — **Scén.**: Zack Snyder, Kurt Johnstad and Michael B. Gordon, d'après le roman en bande dessinée de Frank Miller et Lynn Varley — **Int.**: Gerard Butler, Lena Headey, Dominic West, Rodrigo Santoro, David Wenham, Vincent Regan — **Dist.**: Warner



AMAZING GRACE

Amazing Grace nous raconte la bataille d'un seul homme luttant contre les principes inégaux d'une nation, d'une culture, d'une époque. Cette bataille est celle de l'abolition de l'esclavage au sein de l'Empire britannique de la fin du XVIII^e siècle. Michael Apted (**Nell**, **The World Is Not Enough**) a su peindre fidèlement le portrait d'une importante partie de la vie de cet idéaliste qu'est William Wilberforce (Ioan Gruffudd), libérateur de nombreux tyrannisés ayant trop longtemps souffert sous le cruel joug impérialiste.

Alors que la domination de la Grande-Bretagne est à son apogée et que la révolution française est sur le point d'éclater, ce grand humanitaire, historiquement important, entre en jeu.

Et Apted rend parfaitement hommage au trajet diplomatique fulgurant de ce jeune homme aux idées de fer, s'étant battu pour une cause des plus légitimes et qui taillera son chemin dans la brousse antipathique de son entourage politique.

Grâce à sa persévérance inébranlable, par la logique de son discours grandiose, il saura secouer ses contemporains.

Amazing Grace est, de ce fait, un film historique important, au scénario très riche et accrocheur, mais qui, par moments, s'avère être un peu langoureux. Néanmoins, il demeure un ouvrage d'une grande beauté, par sa justesse et sa pertinence.

MAXIME BELLEY

■ Grande-Bretagne / États-Unis 2006, 111 minutes — **Réal.**: Michael Apted — **Scén.**: Steven Knight — **Int.**: Ioan Gruffudd, Romola Garai, Benedict Cumberbatch, Albert Finney, Michael Gabor, Rufus Sewell, Youssou N'Dour — **Dist.**: Alliance.



LES ANGES EXTERMINATEURS

Dans les **Anges exterminateurs**, Jean-Claude Brisseau espérait saisir ce qui se passe dans la tête des femmes lorsqu'elles atteignent l'orgasme. Il met en scène un réalisateur, François, littéralement son alter ego — Brisseau a effectivement été poursuivi en justice par deux actrices qu'il dirigeait lors du tournage de **Choses secrètes**.

François auditionne donc de jeunes femmes auxquelles il demande de s'adonner à de longues séances de masturbation qu'il immortalise grâce à sa caméra. Le cinéaste apprendra à ses dépens qu'il peut être dangereux de transgresser les tabous et les interdits.

Ce qui déçoit dans le douzième long métrage du cinéaste français est surtout le fait qu'il nous donne l'impression de se contenter d'effleurer les enjeux soulevés par son film au profit d'un exhibitionnisme facile.

Au lieu d'approfondir une réflexion sur le voyeurisme au cinéma et d'entamer un véritable questionnement quant au statut de l'image et aux rapports que nous entretenons avec celle-ci, Brisseau s'égare dans une pseudo-fable érotique aux prétentions fausement psychologiques. Il nous laisse donc croire que sa démarche ne visait qu'à filmer de manière explicite de jeunes et jolies femmes se caressant; Brisseau assouvit le fantasme de voir ces femmes sous le joug d'un réalisateur qui, à son image, se rapproche parfois plus du pornographe que du cinéaste.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

■ France 2006, 100 minutes — Réal.: Jean-Claude Brisseau — Scén.: Jean-Claude Brisseau — Int.: Frédéric van den Driessche, Maroussia Dubreuil, Lise Belynck, Marie Allan, Raphaële Godin — Dist.: Métropole.



AVRIL

Empreint de tendresse et de douceur, le premier long métrage de Gérald Hustache-Mathieu caresse délicatement l'écran.

Avril, une jeune novice qui ne connaît rien hors du couvent, devra découvrir le monde en recherchant son frère jumeau. Accompagnée de Pierre, un jeune homme rencontré sur la route, elle aboutira en Camargue pour y rencontrer David et son amoureux, Jim. On nous présente ici des jeunes insouciant, heureux de vivre et de profiter des derniers jours de vacances.

Les trois protagonistes masculins offrent des portraits de jeunes hommes bien dans leur peau et qui n'ont pas à faire d'esbroufe pour se prouver qu'ils sont vivants. Il est très agréable de se voir offrir d'autres images de la France que les clichés de Paris et de ses jeunes angoissés, troublés et plein de mal de vivre.

Dans ce récit calme et posé, Miou-Miou, qui incarne sœur Bernadette, joue très sobrement, tout en nuances. On évite aussi les grands dilemmes sur la foi et le besoin de s'accrocher à une croyance.

Pas du tout choquée par l'homosexualité de son frère jumeau, Avril affirme simplement qu'elle n'aime pas le mensonge. C'est là une des clefs du film. Un travail sincère d'un réalisateur à suivre.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ France 2006, 96 minutes — Réal.: Gérald Hustache-Mathieu — Scén.: Gérald Hustache-Mathieu — Int.: Sophie Quinton, Miou-Miou, Nicolas Duvauchelle, Clément Sibony, Richaud Valls — Dist.: Séville.



CASHBACK

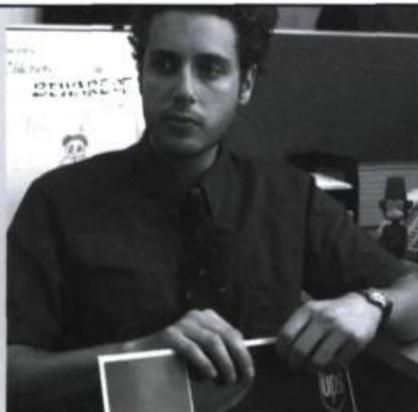
En 2004, Sean Ellis propose une première version de **Cashback** sous forme de court métrage. Félicité pour son premier jet somme toute efficace, le jeune réalisateur obtient les ressources nécessaires pour déployer cette œuvre en un long métrage. Au final, le résultat ne transcende pas les limites de la comédie romantique juvénile (schéma primaire s'il en est : amour, rupture, amour, sur fond d'amitié).

Même dans sa version allongée, la prémisse du film demeure ténue : après une rupture, un jeune étudiant en art qui souffre d'insomnie décide de trouver un travail de nuit dans un supermarché afin d'utiliser lucrativement son surcroît de temps libre. Malgré cela, Ellis tire adroitement son épingle du jeu : la mise en scène dynamique exploite agilement des lieux banals, les personnages sont typés mais drôles, le rythme vivant est ponctué par quelques très beaux mouvements de caméra.

En figeant le temps à plusieurs reprises, le cinéaste illustre comment l'imagination du peintre doit arrêter le mouvement pour l'inscrire sur un support fixe. Cela dit, il est dommage que le regard de l'artiste contemplatif se réduise à une pulsion voyeuse qui rencontre la beauté seulement sous la jupe des femmes. Voilà une chance ratée de réfléchir intelligemment la vision du peintre conjointement à celle du cinéaste.

DOMINIC BOUCHARD

■ Grande-Bretagne 2006, 90 minutes — Réal.: Sean Ellis — Scén.: Sean Ellis — Int.: Sean Biggerstaff, Emilia Fox, Shaun Evans, Michelle Ryan, Stuart Goodwin, Michael Dixon — Dist.: Alliance.



EVERYTHING'S GONE GREEN

Va-t-on voir un film en vertu de sa nationalité? C'est peut-être le réflexe que nos institutions voudraient nous voir adopter, malgré le fait que le cinéma n'est pas affaire de diversité culturelle, mais bien de diversité d'expression. Voilà exactement où pêche **Everything's Gone Green** et son acteur principal, Paulo Costanzo.

Paul Fox croyait peut-être avoir touché le gros lot en héritant du premier script original destiné au cinéma de Douglas Coupland. Mauvais *timing* pour le natif de Colombie-Britannique, alors que l'imagerie *slacker* propre à cette époque n'évoque plus grand-chose aujourd'hui, sinon l'impression ternie que toute critique de la banlieue se résume à son incontournable galerie de mésadaptés.

Ryan, sans copine et sans le sou, pourrait consacrer ses temps libres à mépriser son vieux frère consumériste et ses parents en mal de concours, mais décide de vivre à plein sa vie de jeune adulte désabusé en se farcisant un emploi ridicule, un patron à la formule facile et le petit ami magouilleur de Ming, avec qui il flirte paresseusement. Il n'est qu'un autre héritier de Ferris Bueller, panache en moins.

Passent encore les répliques tombant à plat et la mise en scène mal assumée: toute la personnalité du film tient dans sa quincaille à faire rougir Sheila Copps composée d'une bande sonore toute canadienne (Black Mountain, Sloan), de drapeaux à feuille d'érable, de communautés asiatiques insérés pour leur seul apport caricatural et d'innombrables plans d'ensemble de la région de Vancouver. Canada 4, cinéma 0.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ Canada 2006, 95 minutes — Réal.: Paul Fox — Scén.: Douglas Coupland — Int.: Paulo Costanzo, Steph Song, JR Bourne, Aidan Devine, Susan Hogan, Tom Butler — Dist.: Equinoxe.

HOT FUZZ

En mélangeant habilement le film d'action à l'américaine et la comédie à l'anglaise, Edgar Wright (**Shaun of the Dead**) nous apporte son **Hot Fuzz**. Sa façon, devenue typique, d'apporter ce mélange de comique et « d'ultra-violence », donnera à nouveau le frisson et le fou rire aux fans de son premier film à succès. Si l'histoire regorge cette fois d'éléments policiers, les nombreux litres de sang versés durant ces 121 minutes demeureront, quant à eux, au rendez-vous.

Nicholas Angel (Simon Pegg), un officier londonien ayant un taux d'arrestation 400 % plus élevé que celui de tout autre agent, fait passer, par cette compétence démesurée, ses collègues pour des incapables.

Voilà pourquoi il se fait transférer à Sandford, lieu où le crime n'existe supposément pas. Mais peu après son arrivée dans cette ville dite placide, les crimes violents commenceront à se multiplier. Angel établira ainsi son enquête afin de déterrer ce qui, selon les autorités locales, n'aurait jamais dû faire surface...

Hot Fuzz est un véritable joyau dans son genre, un incontournable pour les fans de comédies « extrêmes ». Avec une mise en scène cohérente et un scénario hilarant, préparez-vous à faire régner la justice aux côtés de ce policier scrupuleux servant de protagoniste. Espérons maintenant que Wright saura continuer dans ce genre où il excelle tant.

MAXIME BELLEY

■ Grande-Bretagne 2007, 121 minutes — Réal.: Edgar Wright — Scén.: Edgar Wright, Simon Pegg — Int.: Simon Pegg, Nick Frost, Jim Broadbent, Paddy Considine, Timothy Dalton — Dist.: Alliance.

JE VAIS BIEN, NE T'EN FAIS PAS

Le retour de vacances, Lili apprend que son frère jumeau, Loïc, a quitté la maison à la suite d'une violente dispute avec son paternel. La jeune femme de dix-neuf ans a le pressentiment qu'il lui est arrivé quelque chose de grave. Sans nouvelles de lui, elle dépérit de jour en jour jusqu'à ce qu'une lettre vienne lui redonner espoir.

A priori, par son histoire toute simple et sa facture sobre, le cinquième long métrage de Philippe Lioret (**L'Équipier, Mademoiselle...**) est comparable à n'importe quel mélodrame.

Or, **Je vais bien, ne t'en fais pas** recèle de nombreuses surprises et s'avère un drame émouvant d'une puissance insoupçonnée. À noter entre autres les dialogues d'une rare authenticité, ainsi que la description du lien indéfectible qui unit des jumeaux et les conséquences nuisibles de leur séparation.

De plus, le film n'aurait sans doute pas fait preuve d'une telle sensibilité sans les deux interprètes principaux.

Césarisés pour les rôles de la fille et du père, Mélanie Laurent (meilleur espoir féminin) et Kad Merad (meilleur second rôle masculin) insufflent à leurs personnages toute la gamme des émotions.

Je vais bien, ne t'en fais pas est une œuvre transcendante qui reste en mémoire longtemps après la projection.

PIERRE RANGER

■ France, 100 minutes — Réal.: Philippe Lioret — Scén.: Philippe Lioret, Olivier Adam (d'après son roman) — Int.: Mélanie Laurent, Kad Merad, Isabelle Renaud, Julie Boisselier — Dist.: Equinoxe.



NITRO

Le deuxième long métrage d'Alain Desrochers (*La Bouteille*) arrive comme une nouveauté au milieu des *blockbusters* américains. Ce film d'action, de cascades mais aussi d'émotions intenses se situe bien au-dessus de la mêlée.

L'histoire est celle de Max, un homme qui mène une vie rangée auprès d'Alice, sa femme, et de son fils Théo. Un jour, Alice se retrouve à l'hôpital, mourante, dans l'attente d'un nouveau cœur qui ne vient pas. Max promet à Théo de la sauver. Devant l'urgence de la situation, il devra cependant renouer avec son passé trouble.

Les courses automobiles clandestines et les poursuites effrénées apportent au film quantité de situations explosives. Le rythme est cadencé à souhait; l'action, audacieuse. Malgré quelques faiblesses scénaristiques orchestrées uniquement dans le but de pimenter le récit, le film se révèle dans l'ensemble assez efficace et plutôt bien réussi.

On notera entre autres la réalisation fluide d'Alain Desrochers, qui atteint par moments l'état de grâce, ainsi que la prestation hallucinante de Guillaume Lemay-Thivierge, à la fois vibrant et très touchant. Dans des rôles plus secondaires, Lucie Laurier et Bianca Gervais incarnent des beautés provocantes avec tout l'aplomb nécessaire.

Sans révolutionner le genre, *Nitro* s'aventure dans la cour des grands et tient assez bien la route.

PIERRE RANGER

■ Canada [Québec], 105 minutes — **Réal.**: Alain Desrochers — **Scén.**: Benoît Guichard, Alain Desrochers — **Int.**: Guillaume Lemay-Thivierge, Lucie Laurier, Raymond Bouchard, Bianca Gervais, Martin Matte, Myriam Tallard, Gaston Lepage, Tony Conte, Réal Bossé — **Dist.**: Alliance.

ONCE

Malgré plusieurs maladresses techniques et une certaine pauvreté de moyens, les acteurs non professionnels de ce deuxième long métrage de John Carney restent touchants. Le réalisateur fait toutefois œuvre de paresse dans son écriture et surtout dans son filmage et son montage.

C'est regrettable, mais les longues scènes de personnages qui déambulent dans les rues de Dublin ne servent à rien. Le scénario met en scène « Guy » (Glen Hansard), un musicien de rue qui se liera d'amitié avec « Girl » (Marketa Irglova), une jeune immigrante d'origine tchèque. Le chanteur du groupe *The Frames* y joue un rôle proche de sa réalité; la jeune Irglova, elle-même musicienne, a, elle, déjà collaboré avec Glen Hansard sur un disque.

En cherchant probablement à donner un aspect « documentaire indépendant tourné sur le vif » à son film, le jeune réalisateur donne l'impression de ne jamais savoir où placer sa caméra; on décroche, tellement les images sont moches. Il avait pourtant développé des éléments intéressants, mais on reste en surface. Comme s'il connaissait trop son acteur principal (Carney a été bassiste deux ans pour *The Frames*), il s'est contenté de tourner un petit film entre amis. Heureusement que Glen Hansard a un réel talent de musicien et une très belle voix.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ Irlande 2007, 88 minutes — **Réal.**: John Carney — **Scén.**: John Carney — **Int.**: Glen Hansard, Marketa Irglova, Bill Hodnett, Danuse Ktrestova, Hugh Walsh, Gerry Hendrick, Alastair Foley — **Dist.**: Fox Searchlight.

PIRATES OF THE CARIBBEAN : AT WORLD'S END

Après le plaisir aussi juvénile que jubilatoire du premier volet de la trilogie, *The Curse of the Black Pearl*, son second volet, *Dead Man's Chest*, ne s'était pas montré à la hauteur de son prédécesseur, d'une qualité surprenante pour une énorme machine hollywoodienne de ce type. Aussi les attentes étaient-elles grandes pour le dernier volet, *At World's End*, qui promet pourtant de faire des recettes faramineuses comme l'opus précédent, peu importe ce que les critiques pourraient en dire.

Alors, pourquoi se donner la peine d'en parler ? Eh bien, parce que, malgré une certaine confusion scénaristique qu'on n'a pas complètement réussi à débroussailler depuis *Dead Man's Chest* (bien qu'on ait, cette fois-ci, une idée plus claire du but ultime des protagonistes : permettre aux pirates de reconquérir la mer et d'en bouter les affreux sbires mercantilistes de la East India Company) et malgré certains choix comiques agaçants (nul besoin de multiples Jack Sparrow pour comprendre que le pirate préféré de tous disjoncte joyeusement), *At World's End* renoue avec de belles qualités et un plaisir indéniable, grâce entre autres aux acteurs qui s'en donnent visiblement à cœur joie, à des scènes de bataille navale enlevantes et à une émotion étonnante qui surgit au moment où l'on s'y attend le moins.

CLAIRE VALADE

■ PIRATES DES CARAÏBES : JUSQU'AU BOUT DU MONDE — États-Unis 2007, 176 minutes — **Réal.**: Gore Verbinski — **Scén.**: Ted Elliott, Terry Rossio — **Int.**: Johnny Depp, Keira Knightley, Orlando Bloom, Geoffrey Rush, Bill Nighy, Naomie Harris, Chow Yun-Fat — **Dist.**: Buena Vista.



QUAND J'ÉTAIS CHANTEUR

C'est le récit d'une improbable rencontre. À Clermont-Ferrand, Alain (Gérard Depardieu), la cinquantaine, est chanteur de bal, c'est-à-dire que dans des fêtes populaires, pour faire danser des couples rassis ou des célibataires en manque, il interprète des chansons sentimentales des années 60-70. Pas très heureux dans sa vie privée, il aime son travail et respecte son auditoire. Marion (Cécile de France), agent d'immeuble, est une jeune femme vibrante, exigeante, fragilisée par un divorce mal réglé. Elle ne fréquente pas les bals populaires et c'est le hasard qui la mettra en présence d'Alain.

Le scénariste et réalisateur Xavier Giannoli a exploré en Auvergne cet univers qui l'a touché et qu'il décrit sans s'en moquer. Cécile de France est directe et lumineuse.

Mais la surprise, c'est le jeu de Gérard Depardieu. Aux antipodes du solide Depardieu incarnant avec puissance **Cyrano de Bergerac** ou Marin Marais dans **Tous les matins du monde**, voici qu'il entre dans son personnage avec une douceur et une justesse parfaitement irrésistibles, qualités qui passent dans ses chansons si bien que, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, on n'a pas du tout envie de rire lorsqu'il interprète avec tendresse et sérieux des chansons comme « Comme un garçon », qui fut jadis un succès de Sylvie Vartan. Délicieux.

FRANCINE LAURENDEAU

■ France 2006, 112 minutes — Réal. : Xavier Giannoli — Scén. : Xavier Giannoli — Int. : Gérard Depardieu, Cécile de France, Mathieu Amalric, Christine Citti, Patrick Pineau. — Dist. : Équinoxe.

SPIDER-MAN 3

Si on revêt le costume de la candeur et qu'on laisse son esprit analytique au vestiaire, on trouve à se divertir dans ce troisième volet des aventures de **Spider-Man**. On a un peu émasculé le personnage pour plaire à une plus grande clientèle, mais les pleurs du superhéros nous tombent souvent sur les nerfs.

Incarnant l'Araignée depuis 2002, Tobey Maguire maîtrise son double jeu. Toutefois, ce scénario, truffé de conflits binaires entre le sentiment noble du désir de justice et la noirceur de la vengeance, démontre que la vie de sauveur des masses reste encore aujourd'hui incompatible avec la relation de couple stable et douillette.

Mary Jane découvrira que rien n'est encore réglé pour son mariage avec Peter Parker. Sam Raimi (**Evil Dead, The Quick and the Dead, A Simple Plan**), réalisateur de la trilogie des **Spider-Man**, fait appel à une armada d'artistes graphiques pour reproduire le monde des *Marvel Comics* et avouons que plusieurs effets, dont son homme de sable, sont très bien foutus.

Certains mouvements de caméra rapides et alambiqués nuisent parfois à la précision de l'action, mais d'autres scènes réussissent le pari de nous faire retrouver notre imaginaire enfantin.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ États-Unis 2007, 156 minutes — Réal. : Sam Raimi — Scén. : Stan Lee et Steve Ditko — Int. : Tobey Maguire, Kristen Dunst, Topher Grace, James Franco, Thomas Haden Church. — Dist. : Columbia.

WAITRESS

Assassinée à l'automne 2006 dans son bureau à New York, Adrienne Shelly n'aura pas eu le plaisir de voir le beau succès d'estime qu'a engendré son agréable petit film. En tant que comédienne, elle a été l'une des muses du singulier cinéaste indépendant Hal Hartley. De son expérience du cinéma intellectuel de celui-ci, elle n'aura finalement gardé que bien peu de choses, si ce n'est un goût pour l'humour.

Mais là où Hartley privilégie un humour décalé, Adrienne Shelly préfère plutôt la fraîcheur, le naturel et la candeur, toutes qualités dont elle dote son héroïne triste et désabusée, Jenna (incarnée avec un bel aplomb doublé d'une sensibilité frémissante par Keri Russell), en faisant une jeune femme aussi authentique que sympathique dans son malheur.

Ainsi, c'est en grande partie l'humour qui sauve ultimement Jenna de son dégoût de l'enfant qu'elle porte, mais aussi d'une vie de détresse profonde auprès d'un mari égoïste et terrifiant.

Grâce à une imagination qui lui permet d'inventer les tartes les plus rigolotes et les plus délicieuses jamais cuisinées, mais aussi grâce à une lucidité qui se traduit par une attitude franche et directe, Jenna apprend à apprivoiser la vie — la sienne et celle qui grandit en elle. ☺

CLAIRE VALADE

■ États-Unis 2007, 107 minutes — Réal. : Adrienne Shelly — Scén. : Adrienne Shelly — Int. : Keri Russell, Nathan Fillion, Cheryl Hines, Jeremy Sisto, Andry Griffith, Adrienne Shelly, Eddie Jemison, Lew Temple. — Dist. : Fox Searchlight.